

Baroques 1

Comme le confinement est devenu le mode de vie adapté à la situation (la recommandation des autorités est la sanction d'un état de fait), que la situation perdure et risque de perdurer (le virus actuel n'étant qu'un parmi les très-possibles, et même quasi-certains de l'avenir... la fonte du *permafrost* est déjà en train de nous délivrer des bestioles qui remontent à bien avant Neandertal, qui possèdent des vertus d'agressivité des dizaines de fois supérieures à celles du *pangolino-corona*, et contre lesquelles nous n'aurons plus aucune possibilité de fabriquer des anticorps), mieux vaut poursuivre nos explorations... Je plaisante.

Et je me souviens qu'un parmi vous, m'a demandé s'il y avait quelque chose à glaner du côté de Théophile de Viau... Très bien. Allons-y.

Théophile, soit « aimant-dieu » ; et de Viau, parce que c'est son nom.



Ce portrait, gravure de Pierre Daret, se trouve au musée Carnavalet – lieu de plaisir renouvelé pour piétons lents, amoureux de saintes reliques... On y trouve la chambre de Marcel Proust et l'enseigne du cabaret *Le Chat Noir*, entre autres merveilles, ainsi que nombre de peintures représentant les différents états de la ville de Paris depuis le 16^{ème} siècle, les portraits de madame Récamier par le baron Gérard et de Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné (qui aimait faire les foins), les Roses de Redouté, Molière dans le rôle de César (par Mignard... Molière dont les comédies n'ont pas été écrites par Corneille, paix, donc, à l'âme de Pierre Louÿs sur ce point !)...

Tous sujets de méditation plus ou moins croisés dans les antiques volumes pédagogiques du Lagarde-et-Michard, ou chez Lavis (Ernest), historien adepte du « roman national », auteur du célèbre impératif catégorique « Tu dois aimer la France, parce que la Nature l'a faite belle, et parce que l'Histoire l'a faite grande », ami du géographe Vidal-Lablache dont la description des aspects géologiques des provinces de notre beau pays constitue pour moi le meilleur des guides pour la visite régionale (principe : un paysage français est un condensé d'histoire nationale !) et secrétaire du ministre de l'Instruction Publique Victor Duruy sous Napoléon le Petit, dont on ne saurait trop recommander la lecture pour donner du baume au cœur lors du Tournoi des 6 Nations (retardé)...

Reprenons.

Parmi ceux que la classification littéraire basique compte au nombre des « baroques », notre Théophile.

Agenais, ayant vécu sous le Vert Galant, pas très vieux (mort en 1626, à 36 ans), bisexuel, poète de cour (j'aurais aimé en fréquenter, de ces animaux-là), banni du royaume en 1619 pour indignité de mœurs (irréligion, quelques pamphlets aussi...), dénoncé par les Jésuites pour avoir participé au *Parnasse Satyrique* (1622), recueil de poèmes légèrement *olé-olé*, condamné à aller, pour y être brûlé vif, se présenter pieds nus devant Notre-Dame (celle qui a brûlé, avant lui, ou après, je ne sais plus... lui, on l'a brûlé en effigie, il s'était planqué...), décédé finalement à Chantilly (la crème !) après une villégiature en prison... Auteur également des *Amours tragiques de Pyrame et Thisbé*, où la belle Thisbé contemple le poignard qui a permis à son amant de se suicider, et déclare, sans ciller :

*Ah ! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement. Il en rougit, le traître !*

Réplique chapardée par Rostand pour faire mousser son *Cyrano* !

La vanité littéraire est un gouffre sans fond ; Rostand, lui, a terminé son parcours dans sa villa Arnaga, qu'on visite en famille à Cambo-les-Bains, en pays basque, et que le succès de ses pièces cocardières lui avait permis de faire bâtir.

Donc, Théophile.

Son ode la plus célèbre, sujet de préparation au bac (par télé-enseignement désastreux ?) :

*Un Corbeau devant moi croasse,
Une ombre offusque mes regards,
Deux belettes et deux renards
Traversent l'endroit où je passe :
Les pieds faillent à mon cheval,
Mon laquais tombe du haut mal,
J'entends craqueter le tonnerre,
Un esprit se présente à moi,
J'ois Charon qui m'appelle à soi,
Je vois le centre de la terre.*

*Ce ruisseau remonte en sa source,
Un bœuf gravit sur un clocher,
Le sang coule de ce rocher,
Un aspic s'accouple d'une ourse,
Sur le haut d'une vieille tour
Un serpent déchire un vautour,
Le feu brûle dedans la glace,
Le Soleil est devenu noir,
Je vois la Lune qui va choir,
Cet arbre est sorti de sa place.*

Thème évident : la mort, les enfers (le nautonnier Charon, celui qu'on voit sur le mur du fond de la Chapelle Sixtine), et surtout des présages de mauvais augure (attention ici ! J'ai lu une poétesse régionale, je ne dirai pas la région, écrire un jour « mauvaise augure », et ce n'était pas par accès de féminisme, mais simple incompétence linguistique). Espèces confondues, éléments perturbés. Lois naturelles sens dessus dessous.

De fait, c'est là le *monde à l'envers*, une miniature d'apocalypse.

Le baroque, comme on ne l'ignore pas, résulte d'un gauchissement des lignes de la vision – perle taillée de traviole, *barocco*, en portugais. Jeux d'eau, miroirs déformants, colonnes tortes, du genre baldaquin de Saint-Pierre, au lieu des rigides colonnes classiques issues de l'antiquité hellène.

L'« aspic » du poème est bien la vipère à venin ; et le « haut mal » est l'épilepsie.

Tremblons. Le monde s'écroule.

Et pour nous reposer de tant d'alarmes, un gentil sonnet :

*Au moins ai-je songé que je vous ai baisée,
Et bien que tout l'amour ne s'en soit pas allé,
Ce feu qui dans mes sens a doucement coulé,
Rend en quelque façon ma flamme rapaisée.*

*Après ce doux effort mon âme reposée
Peut rire du plaisir qu'elle vous a volé,
Et de tant de refus à demi consolé,
Je trouve désormais ma guérison aisée.*

*Mes sens déjà remis commencent à dormir,
Le sommeil qui deux nuits m'avait laissé gémir,
Enfin dedans mes yeux vous fait quitter la place.*

*Et quoi qu'il soit si froid au jugement de tous,
Il a rompu pour moi son naturel de glace,
Et s'est montré plus chaud et plus humain que vous.*

Nous reviendrons sans doute au pays des Baroques ; ils ont des noms charmants, Saint-Amant, Urfé, Sigogne... Ils consolent, ils ont vécu en des temps troublés, ils nous sont secourables.